

NOS PETITES ENQUETES

M. LAMARRE ET LA GUERRE DES BALKANS

La guerre des Balkans! Y a-t-il quelque chose d'une plus grande actualité? Au moment où l'attention du monde entier se porte vers les Monténégrins et les Serbes qui défient les Grandes Puissances et que l'univers conjecture sur les complications qui surgiront de cette bravade, nous avons cru que des considérations d'ensemble sur ce sujet, éclaireraient nos lecteurs et leur permettraient de s'en former une idée bien nette.

M. J. S. Lamarre, B. A.-L.P. directeur de la S.P.L., et de plusieurs autres sociétés chantantes et financières, E.E.D., était tout désigné pour traiter cette question délicate. En effet, il vient à peine de terminer un voyage d'une semaine sur le théâtre de la guerre.

A son retour parmi nous, nous avons déjà tenté de connaître les impressions de M. Lamarre. Mais, par humilité, M. Lamarre, tel Achille, s'était obstinément retiré sous sa tente. Il ne voulait rien entendre et encore moins rien faire entendre. S'il a enfin cédé, c'est par considération pour l'amitié qui le lie à notre représentant—ce qui démontre que ce n'est pas son talon qui est vulnérable, mais bien son cœur.

x x x

Systematique comme toujours, M. Lamarre, dit : "Je traiterai la question au point de vue diplomatique."

"L'Amérique, dit-il, doit rester assez indifférente à cette guerre. Le fait est qu'au point de vue des intrigues diplomatiques, l'Europe seule est intéressée. Toutes les grandes puissances y ont des intérêts et les alliés y ont les leurs. Les causes des faits, surtout en histoire, ne sont connues que de longues années plus tard!"

"En voulez-vous les preuves? Le 20 septembre 1792, Dumouriez et Kellermann repoussaient les Prussiens à Valmy. On sait aujourd'hui que la question du partage de la Pologne fit autant que les canons de Valmy pour arrêter ces Prussiens. Ainsi, qui peut nous expliquer ce brusque arrêt d'une armée victorieuse à Tchataldja, village mal fortifié où s'est réfugié l'armée en déroute?"

De même, l'intervention de l'Autriche dans la sixième coalition contre Napoléon I (1812) ne fut connue qu'avec les derniers documents publiés récemment par Arthur Chuquet et par le vicomte d'Ussel.

Les ficelles diplomatiques forment un peloton fort enchevêtré, conclut M. Lamarre. Comment voulez-vous que je parvienne à le démêler, alors que des personnes très autorisées y ont échoué?"

Toutefois, je ne crois pas compromettant d'avancer que l'Autriche, quoique se tenant à distance, est cependant fort intéressée dans cette guerre. La démonstration de ces derniers jours contre le Monténégro n'en est-elle pas la preuve? On craignait d'être frustré, à Vienne. On a alors appelé les amis à la rescousse pour s'acharner sur un faible. Et je ne serais pas surpris si l'on cédait aux réclamations de l'Autriche, qu'elle soient justes ou injustes. "La raison du plus fort", n'est-ce pas?"

Vous me demandez si je crois la paix prochaine? Je n'ose me prononcer et je considère avec Bernard de Lacombe (Correspondant, 10 mars 1913, p. 1037) "que les difficultés sont différées, mais elles ne sont pas encore résolues".

x x x

Par'ons économique, voulez-vous? dit M. Lamarre.

De la poche de son veston, il tira une liasse de papiers de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Nous avons aperçu un petit billet bleu, tout parfumé, qui paraissait égaré parmi des notes de droit criminel et des lettres d'affaires. En rougissant un peu, il se hâta de dissimuler la lettre précieuse. Mais son geste ne nous échappa pas. Nous avions remarqué que depuis quelques semaines, le caractère de M. Lamarre se métamorphosait; il devenait plus sociable et le sauvageon faisait place à l'homme du monde. Quoi! l'amour avait fait ce miracle!

L'enveloppe, croyons-nous, portait un timbre d'Italie, à moins que ce ne fût de France! Nous ne pourrions donner d'autres détails sans commettre des indiscretions, et M. Lamarre est notre ami. Dont acte.

Après avoir fait disparaître cet indice compromettant, M. Lamarre nous tendit une lettre qui a plus de rapport à la guerre. Cupidon et ses flèches cèdent la place aux canons turcs.

"Voici, ce que m'écrit mon ami intime Francis Webb, "broker" bien connu de Wall Street".

M. Webb y disait que le marché américain s'est peu senti de la guerre. Les Américains ont peu de capitaux investis en Europe. L'Amérique possède assez de ressources pour occuper l'activité yankee. Toutefois on redoutait le contre-coup d'une crise européenne causée, non par la guerre elle-même, mais par le conflit général qui aurait pu surgir de cette guerre. Une crise européenne aurait eu sa répercussion jusqu'ici parce que plusieurs capitalistes des vieux pays possèdent des intérêts dans les industries du Nouveau-Monde.

"Je ne crois pas avoir à ajouter aucun commentaire", dit M. Lamarre, lorsque nous eûmes terminé la lecture de la lettre, "Mon ami Webb est assez clair, n'est-ce pas?"

x x x

"Je n'entreprendrai pas de dissertation philosophique sur la licéité de cette guerre. Les faits sont encore trop obscurs et ma philosophie se sentirait mal à l'aise à côté des fantaisies de Jacques Herminet et même de la prose de Paul l'Hermitte et de Louis Vieillehaut".

Nous déplorons cette abstention, persuadés que nous sommes que M. Lamarre aurait argumenté magistralement, comme au temps de sa licence. J. de Maistre coudoie constamment d'autres philosophes sur sa table de travail.

"Je comprends parfaitement, dit-il, l'acharnement des alliés à poursuivre les Turcs et le désarroi de ces derniers à l'idée de quitter Constantinople et leurs harems. Pour les alliés, la guerre présente une bonne occasion de quitter leurs épouses, car, comme tous les civilisés, ils n'aiment rien tant que de laisser leur femme au coin du feu et de faire des incursions en pays étranger. C'est ce besoin de voir du pays que l'on remarque par toute la société de notre siècle.

Les Turcs ne sont pas du tout dans la même position. Désertent leurs demeures, c'est pour eux la mort du bonheur. Ils quittent les chambres parfumées, le douillet des divans, les caresses amollissantes, les femmes soumises et aimantes se frôlant à leurs pieds. Les alliés n'auraient jamais quitté leurs capitales si tous ces bonheurs s'y étaient donnés rendez-vous. Mais vous connaissez aussi bien que moi le foyer XX siècle. On ne peut même pas tenter de rapprochement entre une famille turque et une famille bulgare, par exemple. La femme de chez nous est trop indépendante, trop l'égale de l'homme; elle veut trop voter; elle désire trop s'émanciper. Elle n'est pas assez femme, c'est-à-dire, pas assez aimante, caressante.

M. Lamarre, en disant ces choses, avait un sourire qui semblait dire : je m'y connais. Moi aussi, j'ai été traqué et je me suis fait attraper. Ses yeux deviennent humides, comme au souvenir encore vivace d'une déception.

Mais pourquoi mêler les femmes à la guerre? C'est qu'au fond de toute calamité il y a la femme, répondit-il, nu par son sentiment et par la vision de l'infidèle. Vous connaissez le vieil axiome de la police? Un crime a été commis: cherchez la femme. Pour une fois, la police a raison, et il faut généraliser cette vérité. Tout mauvais coup révèle la griffe féminine.

L. V.

Rondel de l'Adieu

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime:
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un voeu,
Le dernier vers d'un poème
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème en chaque adieu
Partir, c'est mourir un peu...

Edmond HARAUCOURT.

Les E.E.M.C. à Ottawa

Jeudi dernier, dès 8 heures du matin, on entendait, aux alentours de la gare Bonaventure, des chants et des cris qui auraient certainement été reconnus par les habitués des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis.

Nos étudiants-vétérinaires au nombre d'environ 50, accompagnés de 5 ou 6 professeurs, bérêts en tête, canne en main, prenaient le train pour Ottawa.

Comme toujours les E.E.M.C., avaient su réunir l'utile à l'agréable; aussi avaient-ils choisi la Ferme Expérimentale du Gouvernement, comme but de leur voyage.

Arrivés à Ottawa, ils furent reçus officiellement par deux délégués, MM. Mordureux et Charron, qui les conduisirent à la ferme expérimentale.

Là, un banquet attendait nos excursionnistes; le menu était entièrement composé des produits de la ferme et inutile de vous dire que les convives y firent honneur.

Après le repas, M. Grisdale, directeur de la ferme, nous adressa la parole en termes élogieux. Puis le Dr. Daubigny remercia, au nom de l'école, de la belle réception dont tous avaient été l'objet.

Enfin après quelques paroles du Dr. Boyer, M. V., député de Vaudreuil, tous se séparèrent pour aller visiter la ferme expérimentale.

Vers 5 heures, les étudiants revinrent à Ottawa et établirent leurs quartiers à l'hôtel Fédéral dont M. Denis, est le propriétaire.

Pendant la veille quelques-uns assistèrent à une séance parlementaire, tandis que d'autres en profitaient pour visiter la ville. Quelques-uns même malgré la pluie torrentielle se hasardèrent à aller en voiture visiter Hull et ses environs.

Le lendemain, tous allèrent visiter les bâtiments du Parlement, le Musée, le Château Laurier et les différentes parties de la ville.

Enfin le samedi, tous revinrent enchantés de leur voyage, ayant acquis des notions sur la manière d'apprécier les animaux; ayant agrandi le cercle de leurs connaissances géographiques, et sachant par eux-mêmes ce que c'est qu'une séance parlementaire.

P.S.—A la dernière heure j'apprends avec plaisir que Michel est revenu sain et sauf de son voyage à Ottawa.

J. A. B.

En avant! arrrche!

L'Université est lancée dans le mouvement. La "Gazette" de Montréal nous apprend chaque semaine le progrès sensible que l'on constate dans l'organisation du corps des cadets. La "Patrie" nous dit que bientôt nous aurons notre caserne. Tant mieux.

Les soldats sont tout trouvés, s'il ne s'agit que de fournir des "chocolates soldats". Nous soumettons humblement à notre Sam Hughes national quand il voudra remplir les cadres de l'état-major, deux excellents Zozeph dont les états de service ne se comptent plus.

Maintes fois cités à l'ordre du jour, pour leurs actes de bravoure dans l'accomplissement de leurs devoirs comme sous-officiers, rapporteurs, aux élections municipales ou fédérales, sans compter les provinciales (M. Ces deux grognards sont aujourd'hui dans le civil (2). L'un est journaliste à l'"Action"; l'autre s'est complu dans les fonctions plus modestes, de greffier à la Cour de Circuit. Mais tous deux ont gardé une âme guerrière, sous des dehors pacifiques; un incident récent vient de le prouver.

Il s'agissait de la prise d'Andrinople. Nos deux militaires discutaient avec animation sur la valeur des troupes alliées.

Soudain, au milieu d'une démonstration brillante des tactiques Bulgares, Zozeph (celui qui a une canne)—saisit la dite canne à la façon d'un fusil, et, se croyant sur le champ de bataille d'antan, plongea la main dans son sac à munition, et fouilla quelques instants.

L'autre Zozeph, plus prompt que l'éclair, a deviné le mouvement.

—Tu cherches des munitions? J'en ai, s'écrie-t-il. Prends!

—Moi aussi! J'en ai toujours sur moi.

Et tous les deux ouvrirent en même temps leurs poings fermés.

Les munitions, c'étaient des... crottes de chocolat, dont les deux amis ont toujours ample provision.

Colonel, vous pouvez compter sur la valeur de ces deux "Chocolate Soldiers".

DOMINO.

(1) NOTE POUR ARCADIOUS. — Prière de ne pas confondre avec les Provinciales, du citoyen Pascal.

(2) NOTE POUR LE MEME.—Il s'agit ici de la Procédure civile, ou du Droit civil, indifféremment. Il ne saurait y avoir de confusion.

CONCERT=CAUSERIE

— A LA —

Salle des Promotions de Laval,

LE 15 AVRIL,

Donné par les E. E. D. et E. E. L.

PRIX: 50 ET 35 CTS

M. Edouard Montpetit causera.

MM. Arthur Laurendeau, Louis Chartier, A. Lapierre et autres chanteront.

EUCHRE & BAL

DONNÉ PAR LES

ETUDIANTS EN MEDECINE

SOUS LE PATRONAGE DE LEURS OFFICIERS HONORAIRES

A LA

SALLE STANLEY

LUNDI, LE 21 AVRIL 1913

PRIX DU BILLET: 50 CTS

Billets en vente chez M. Archambault, à la Librairie St-Louis et par les E.E.M.